LETTRE SUR L'AGRICULTURE DE L'ITALIE

ment à l'Italie, ou qui n'existent pas chez nous avec la même étendue, ni d'une manière aussi profitable.

Indépendamment de la vigne, des prairies artificielles et des arbres fruitiers que nous cultivons généralement avec beaucoup de soin et de succès, l'agriculture est arrivée à une grande perfection dans plusieurs de nos provinces, et tous les jours elle fait des progrès sensibles dans les autres. La suppression des jachères y acquiert des partisans; il s'y établit de meilleurs cours de moissons, et l'on s'y occupe davantage de l'éducation et du perfectionnement des bestiaux. En présentant, dans son VOYAGE EN FRANCE, aux départemens où ces parties essentielles de l'agriculture avaient été négligées, le contraste des produits et des méthodes de l'Angleterre avec les leurs, M. YOUNG à contribué à ces heureux changémens : provoqués depuis long-tems par nos meilleurs écrivains agronomes, ils ont été accélérés par un ouvrage dont rien ne prouve mieux l'importance et le mérite que la sensation qu'il a causée dans toutes les parties de la France. Ses observations et celles de M. SYMONDS sur l'agriculture de l'Italie en produiront, sans doute, une toute aussi forte, lorsqu'elles seront traduites dans notre langue. Rien, en effet, ne frappe davantage les

peuples, et n'est plus propre à exciter chez eux une utile émulation, que les exemples et les succès de leurs voisins.

Si l'on excepte quelques districts de l'Italie où divers obstacles arrêtent les progrès de l'agriculture et quelques autres encore, où, de toute ancienneté, et d'après des regles établies en faveur des troupeaux, une partie des champs est consacrée aux pâturages et aux jacheres, celles-ci sont en général bannies des campagnes. Les moissons qui s'y succèdent le plus souvent avec une extrême rapidité, y sont d'ailleurs disposées de manière que tous les labours et les engrais qu'elles nécessitent, préviennent l'épuisement des terres; et l'abondance des viandes et des fromages qui s'y consomment, ainsi que leur qualité supérieure, montrent l'attention qu'on y donne aux espèces de bestiaux que la nature du pays permet d'entretenir.

Mais l'Italie possède, en outre, des cultures et des genres d'amélioration qui lui sont propres, et parmi les branches d'économie rurale que nous partageons avec elle, il en est plusieurs à qui elle a donné plus d'extension, ou dont elle retire de plus grands avantages. Sous ce double rapport, son agriculture plus riche et plus variée que celle de l'Angleterre, offre encore un plus grand

envisagée sous plusieurs rapports qui, malheureusement pour nous, se trouvaient étrangers à leur plan.

En entrant dans la carrière d'où ils sont sortis avec tant d'honneur, mais qu'ils n'ont pas entièrement parcourue, je présumerais trop de mes forces, si je croyais qu'il me fût possible de recueillir sur l'agriculture de l'Italie tout ce qui peut offrir à nos cultivateurs d'utiles lumières et de puissans motifs d'émulation. Je m'estimerai heureux, si je parviens seulement à ébaucher un travail qui présente autant de difficultés, et, sur-tout, si je continue à obtenir des hommes éclairés, répandus en si grand nombre dans toute l'Italie, la bienveillance et l'appui qu'ils m'ont constamment accordés.

La marche que je suis dans mes recherches est d'étudier, sur le sol même, l'état actuel de l'agriculture italienne, et son état ancien dans les monumens de l'histoire.

La Mer et les Alpes qui environnent l'Italie et l'Apennin, qui, depuis le *Tanaro* jusques à la Calabre ultérieure, et à la terre d'Otrante, la partage dans toute sa longueur, offrent au cultivateur de très-grands avantages.

Les golphes et les ports que forment les Mers Adriatique et Méditerranée autour d'une portion considérable de l'Italie, multiplient

les débouchés et les moyens de transport pour les produits de l'agriculture : la direction de leurs courans ajoute de nouvelles terres aux anciennes ; l'évaporation constante de leurs eaux fournit abondamment des nuages aux montagnes pour la formation des glaciers, pour les neiges, les pluies et les vapeurs nécessaires aux terres qu'elles fecondent, et aux fleuves dont elles entretiennent les sources ; leurs brises tempèrent, dans les contrees maritimes, la chaleur naturelle du climat.

Les bois et les pâturages que renferment les montagnes dédommagent en partie le cultivateur du terrain qu'elles lui enlèvent. La multiplicité prodigieuse des vallees principales et secondaires qu'y ont formées les eaux, rendent d'ailleurs à la culture une étendue immense de terrains ; et la variété des expositions dans ces vallées, leur ouverture sur les plaines le plus généralement au Midi ou à l'Est, et les abris que fournissent les montagnes aux bords de la mer, et sur les rives des *Lacs*, assurent à l'Italie, sous un climat chaud, humide et orageux, suite nécessaire de sa constitution physique, les moyens de diversifier les moissons, d'en prolonger la jouissance et de se livrer à des cultures inutilement enviées par les nations septentrionales.

Pour mieux profiter des avantages du climat et des abris, on a construit, par-tout où l'exposition s'est trouvée favorable, des terrasses en amphithéâtre depuis le fond des vallées jusques au sommet des montagnes susceptibles de culture. Pour rendre ces terrasses plus durables et plus utiles, le cultivateur a recouvert leurs murs de gazon ou les a soutenues par des haies, toutes les fois que le lui ont permis la naure du sol, celle des cultures et l'économie de la construction. Lorsqu'il n'a point trouvé de bonne terre sur les hauteurs, il y en a rapporté des plaines ou du pied des montagnes, où il va la reprendre à mesure qu'elle y est entraînée de nouveau par les pluies et les orages.

Ces terrasses usitées dans plusieurs de nos départemens et nécessaires à mesure qu'on défriche les montagnes pour arrêter l'éboulement des terres, forment un objet de la plus haute importance dans l'agriculture de l'Italie : elles font regagner au cultivateur, sur les pentes des montagnes, de très-grands espaces, et lui donnent les moyens de multiplier avec la vigne et le mûrier, avec les arbres fruitiers et l'olivier par-tout où cet arbre délicat a pu s'acclimater, les lauriers, l'oranger, le citronnier, les *Agrumi* de toute espéce qu'on cultive si soigneusement dans plusieurs districts,

mais principalement sur le *Lac de Garda*, et dans la rivière de Gênes. Sans les terrasses, les districts des vallées, qui occupent toute la région des Alpes et de l'Apennin, et les collines qui bordent les plaines, ne donneraient, pour la plupart, que de faibles produits, au lieu que, par ces constructions ingénieuses, une nombreuse population y subsiste et assure un débouché aux denrées de la plaine, dont elle consomme des portions considérables.

Des forêts de châtaigniers couronnent ordinairement les terrasses dans les pays de vallées, et fournissent à leurs habitans une nourriture abondante et un nouvel objet d'échange. Aux châtaigniers succèdent les bois de chêne et de hêtre entre-coupés de prairies et surmontés par les sapins et les mélèzes, au-dessus desquels la terre ne produit que ces pâturages exquis où l'on conduit les bestiaux en été.

C'est sur ces sommets, qui ne sont dominés que par les glaciers ou par les neiges, que se partagent les eaux et que se trouvent les sources des fleuves qui les distribuent dans les plaines inférieures. L'*Arno* et le *Tibre*, peu distans l'un de l'autre à leur origine, sortent d'une des cimes les plus élevées de l'Apennin; et parmi les fleuves nombreux qui naissent dans les Alpes les

plus remarquables par l'étendue de leur cours, le volume de leurs eaux, et les services qu'ils rendent à la navigation, l'*Adige* et le *Pô* ont leurs sources, l'un au *Monte-viso*, qui se détache si majestueusement des montagnes qui l'environnent, l'autre au pied des montagnes de *Nauders* qui se joignent au grand *Brenner*, célèbre par sa hauteur et ses glaciers. C'est au-dessous des glaciers que se trouvent également les sources de l'*Adda* et du *Tesin*, les deux principaux affluens du *Pô*, et celles du *Martello* que reçoit la *Noce* presqu'à son origine et de l'*Etsech* auxquelles l'*Adige* doit une portion très-considérable de ses eaux.

Les glaciers si communs dans les Alpes forment d'immenses et utiles réservoirs pour les fleuves et les *Lacs* : dissous par l'action du soleil, la chaleur des vents, et les émanations de la terre, ils fondent avec les neiges dans la saison la plus brûlante, perdant une partie de leur volume, pour la recouvrer bientôt par une nouvelle condensation des nuages.

Les *Lacs* sont aussi comme autant de réservoirs pour les fleuves qu'ils empêchent de tarir, et de se transformer en torrens, surtout lorsqu'ils sont près de leurs sources, comme ceux de l'*Adige* et de la *Brenta*. Ils ralentissent le cours des eaux, les réchauffent

et les améliorent sensiblement pour l'arrosage des terres. Ils ont d'ailleurs une navigation qui leur est propre et qu'on a souvent trouvé moyen d'étendre hors de leur enceinte sur les fleuves qui s'en échappent, ou sur les canaux que l'art en a dérivés. L'Apennin a des *Lacs* remarquables en Toscane, dans les états de l'église et dans le royaume de Naples. Plus nombreux dans les Alpes, les *Lacs* s'y trouvent, pour la plupart, renfermés entre le *Monte-Baldo* et *le Sempione*, le haut *Mincio* et la *Sesia*, au-dessus des plaines les plus riches de l'Italie en rizières, en lins et en prairies. Parmi ces *Lacs* de diverses grandeurs, ceux de Come et de *Garda*, et le *Lac majeur*, qui sont les plus considérables des Alpes méridionnales, attirent les voyageurs moins encore par leur forme et leur étendue, que par les bourgs et les palais qui ornent leurs rives, par les jardins et les vergers qui couvrent leurs côteaux, et par les beautés variées de leurs montagnes.

De quelque maniere qu'aient été formées originairement les plaines de l'Italie, il ast certain qu'une portion considérable du sol qui les recouvre est un présent des eaux, qui, par leur nature, ont una tendance irrésistible à détruire les montagnes, et à transporter leurs débris dans le fond des vallées.

A mesure que les montagnes ont été dépouillées en partie de leurs forêts par l'action même des eaux, par la main de l'homme, ou par les dégradations des bestiaux, les eaux ne se sont plus trouvées aussi divisées, absorbées et modérées dans leur cours par les feuilles, le tronc et les racines des arbres. De-là les progrès tous les jours plus effrayans des crues des fleuves, la formation continuelle de nouveaux torrens, et tous les ravages dont on ne se fait une juste idée qu'en suivant le cours de ces fleuves, en observant sur-tout les montagnes, qui, dans quelques provinces de l'ancien état de Venise, se sont, de tems immémorial ou de nos jours, et tout récemment même, abymées dans leur lit.

Mais les montagnes étant composées de matières diverses les unes favorables, les autres nuisibles à la végétation, leurs debris, en comblant les plaines, ont produit nécessairement une variété de sols, remarquable sur-tout dans la grande plaine du Piémont et de la Lombardie. Les eaux distribuent d'ailleurs d'une manière tout-à-fait inégale les substances qu'elles entraînent sur le sol qu'elles parcourent avec une force et des mouvemens tous différens. C'est généralement au pied, et à une grande distance des montagnes,

que se trouvent les dépôts les plus riches; tandis que, dans les districts intermédiaires, la bonne terre est presque toujours mêlée avec du gravier, des sables aréneux, des pierres ou des cailloux.

L'étude des eaux, de leur nature, de leurs propriétés et des matieres qu'elles transportent devenait donc aussi indispensable dans la plaine que l'est dans les vallées ou sur les collines, celle du climat, des expositions et des abris. Chacun s'y est vu contraint de s'occuper des eaux, pour les attirer, les repousser ou les écouler, suivant qu'elles peuvent être utiles ou nuisibles, avec cet intérêt que donne à un peuple, dont la richesse est fondée sur l'agriculture, la nécessité de défendre et d'améliorer ses campagnes.

Je n'ai pas besoin de rappeler que la science physique et économique des eaux est née, qu'elle s'est accrue et perfectionnée en Italie, ou tout ce qui a rapport à leur theorie a été si savamment traité par *Castelli*, Dominique *Guillelmini*, *Grandi*, *Viviani*, *Montanari*, *Zendrini*, Eustache *Manfredi*, et une foule d'hommes célébres qui sont venus après eux. Je n'entrerai pas non plus dans le détail des moyens employés dans les diverses contrées de l'Italie, pour repousser les eaux, les contenir dans leurs lits relevés sans

cesse par les matières qu'elles y déposent, ou les écouler. Sans parler même des projets importans dont on s'occupe dans le Vicentin pour séparer *du Bochiglione* les torrens qui rendent ses crues plus fréquentes et plus dangereuses, ou en Toscana pour dessécher le *Lac* de *Bientina*, je me contenterai d'observer que les ouvrages hydrauliques, construits pour assainir les terres ou les protéger contre les eaux, ont dû coûter des sommes prodigieuses à la Toscana et à toutes les provinces qui, depuis Bologne, Modène et Mantoue, s'étendent jusque par-delà la *Piave*, entre le *Mincio* at l'Adriatique, ou qu'on trouve en remontant le long du *Pô* jusques à Plaisance. On y a redressé ou amélioré le lit des fleuves: quelquefois même on a réuni leurs diverses branches dans un seul canal, en lui donnant une profondeur convenable. Des digues ont été construites dans toute l'étendue de leur cours, et doublées sur chaque rive dans les parties qu'il importait le plus de défendre. On a ouvert des canaux à d'autres fleuves pour recevoir dans les crues une partie de leurs eaux et en diminuer le volume. Des marais que les Romains eux-mêmes n'avaient pas rendus à la culture ont été desséchés et couverts de moissons; et débarrassant de leurs eaux d'immenses districts, on a donné aux

destine tout-à-la-fois à l'arrosage des terres et au transport de leurs produits. Quelquefois le commerce profite des canaux qui, tels que celui de la *Fusa*, dans le Brescian, conduisent l'eau des fleuves au cultivateur, tant qu'on la laisse courir dans le même canal, avant d'en faire usage sur les terres; de même que l'agriculture s'empare, sur-tout dans les pays où les moyens d'arroser ne sont point proportionnés aux besoins, de celle qui, après avoir servi aux usines et aux moulins, se perdrait inutilement dans les canaux. Mais ce ne sont-là que des secours momentanés que se prêtent mutuellement l'agriculture, l'industrie et la commerce; et je n'en parle que pour donner une idée du prix qu'on attache à l'eau dans la plupart des provinces d'Italie, et de la manière dont elle y est économisée.

Les canaux d'arrosage sont rares en Toscane où, faute d'eau pour le maïs, on se nourrit généralement dans les campagnes de cette espèce de millet qu'on y nomme *Sagina* : ils sont, au contraire, très-multipliés dans la haute Italie, et sur-tout dans les plaines au-dessous des Alpes, la fonte tardive et prolongée des neiges et des glaciers y rendant l'eau abondante en été. Forcé par la nature de ses récoltes, et souvent aussi

par celle du sol à la rechercher avec le plus grand soin, le cultivateur n'a rien épargné pour l'amener sur ses terres. Les fleuves, quelquefois même les torrens lui en ont fourni; et les sources, si communes dans toute cette contrée où elles sont produites principalement par l'élévation des *Lacs* et le filtrement des eaux contenues dans les canaux principaux, ont donné aussi naissance à d'autres canaux qui se croisent en divers sens, et offrent, avec le premiers, à l'étranger qui en suit les ramifications, un grand objet d'instruction.

L'art de niveler les terres, porté au plus haut degré de perfection dans le Piémont et le Milanais, d'où ils s'est repandu dans les autres provinces; celui de réchauffer les eaux froides ou crues, en leur faisant parcourir de longs espaces dans les canaux, avant d'en faire usage sur les terres; celui de suppléer, par les réchauffoirs artificiels, à cette manière d'améliorer les eaux, lorsqu'on les prend dans des sources voisines des champs auxquels on les destine; celui, sur-tout, de distinguer et les terres et les moissons qu'il convient d'arroser, les circonstances où l'eau leur est utile ou nuisible, la quantité d'eau nécessaire à chaque espèce de végétaux, parmi ceux que l'on arrose, et la qualité des eaux qu'on répand

répand en hiver sur les prairies de *Marcita*, et qu'on tire autant qu'on le peut, des sources, parce qu'alors elles sont moins sujettes à geler : tels sont, avec les réglemens sur les eaux, les objets qu'on ne peut considérer trop attentivement en Italie.

Ces objets méritent d'autant plus d'être observés, par rapport à nos départemens du Midi, qu'en Roussillon, en Provence, dans une partie considérable du Languedoc et du Dauphiné, et même dans un grand nombre de districts montagneux de la France, l'arrosage des terres forme aussi une des branches principales de l'économie rurale. On y emploie également, au moins dans quelques cantons les eaux troubles pour combler les terres basses et marécageuses, ou pour relever et engraisser celles qui, déjà en culture, ne sont point parvenues, comme dans une partie du Lodesan, à ce niveau parfait qui ne permet plus de les couvrir de nouveaux dépôts. Il s'en faut cependant que cet art, non moins utile que celui de l'arrosage, ait reçu parmi nous l'extension et les perfectionnemens qui lui ont été donnés en Italie, et dont on ne se fait une idée exacte que dans le *Val di Chiana* ou le long de l'*Arno*, dans la Romagne et les autres provinces entre le *Pô* et l'Apennin, où les fleuves

naissent dans des montagnes semblables, par leur nature, à celles de la Toscane, et dans les vallées au-delà de l'*Adige* que traversent l'*Agno*, le *Chiampo* et l'*Alpon*.

Placés entre le *Pô* et l'*Adige*, le Ferrarais et les Polesines sont le produit de leurs dépôts naturels que la Mer, en se retirant, a laissés à découvert, ou que les canaux découlement ont débarrassés des eaux sous lesquelles ils étaient restés ensevelis. Mais les dépôts qui ont relevé et amélioré les terres du *Val di Chiana* et des autres districts dont je viens de parler, y ont été formés par des moyens artificiels, en forçant les fleuves et les torrens à ajouter, à chaque crue, sur les terres encloses avec des digues, de nouvelles couches du limon qu'ils transportent des montagnes. C'est *Torricelli* qui, observant la marche des eaux et les effets qu'elles avaient produits dans plusieurs vallées des territoires de Cortone et d'Arezzo, sans que la main de l'homme eût secondé, comme elle l'aurait dû, ses bienfaisantes opérations, jugea combien elle pouvait y ajouter encore, et établit sur les eaux troubles les théories qui ont donné, à plusieurs provinces de l'Italie, une grande quantité de terres cultivables, moins précieuses encore par leur étendue que par leur extrême fertilité.

A la *Mezzola* et dans les rizières voisines des plages, les eaux des fleuves qu'on y introduit pour abreuver le riz, souvent chargées de limon, l'y déposent par le seul effet du vent de la Mer qui forme une digue naturelle le long des terres et y retient les eaux douces. Dans le *Val d'Elsa*, ce n'est, au contraire, qu'à force d'industrie et de patience, que l'ingénieux Toscan supplée aux torrens et aux fleuves qui ont formé les grandes COLMATES de la *Chiana* et de l'*Arno*, en recueillant, sur des digues placées successivement et par degrés dans les creux des vallons, la terre et le limon que les pluies précipitent des montagnes.

Dans d'autres cantons, et particulièrement dans le bas Brescian et dans le Paresan, on se sert indifféremment des eaux troubles ou des eaux claires, lorsqu'elles courent sur des terres élevées et profondes, pour les miner et les entraîner en partie sur celles qui, placées immédiatement au-dessous, ont besoin d'être ou rehaussées ou fécondées, et dans les vallées du *Chiampo*, de l'*Agno* et de l'*Alpon*, on donne entrée à ces fleuves, à des époques diverses, sur les mêmes terrains, tantôt pour les arroser et tantôt pour les engraisser, comme on parvient, dans la Romagne, par cette alternative d'eaux troubles et d'eaux

claires, à recueillir de grandes quantités de riz sur les terres pendant qu'on les relève insensiblement, et de manière qu'elles ne servent plus qu'aux autres cultures. Parmi les bienfaits des eaux troubles, un des plus précieux, sans doute, est le nivellement des terres qu'elles ont améliorées.

On amoncelle en général en Italie, le long des chemins ou sur le bord des champs, les cailloux, les graviers et les sables qui s'y trouvent de toute ancienneté, ou que les fleuves y répandent dans leurs débordemens. Souvent aussi on ouvre des fosses dans les champs pour les enterrer, comme je l'ai vu pratiquer, l'hiver dernier, dans les campagnes de Padoue, par de laborieux cultivateurs qui ont effacé, sur leurs héritages, jusqu'aux moindres vestiges des désastres qu'y avait causés la *Brenta* en rompant ses digues. Cette manière de débarrasser le sol des matières qui l'obstruent, est sur-tout usitée dans les vallées du *Chiampo*, de l'*Agno* et de l'*Alpon*. Mais, lorsqu'à la suite de quelque crue extraordinaire, leurs dégâts ne peuvent être réparés par ce moyen, sans des dépenses trop considérables, on a recours à ces fleuves mêmes pour qu'ils rendent aux terres, en les recouvrant de limon, la fertilité qu'ils leur ont enlevée: et c'est ainsi qu'en Italie, on a multiplié

les usages de l'eau, et qu'elle a été soumise aux divers besoins de l'agriculture comme à ceux de l'industrie du commerce. Les ouvrages hydrauliques nécessaires à tant d'objets, furent au reste construits, pour la plupart, dans des tems très-reculés, et ils ont servi de modèle à ce que l'Europe possede en ce genre de plus admirable.

Je voudrais pouvoir completter les renseignemens que je me suis déjà procurés sur l'espace de tems necessaire aux différens fleuves ou torrens en Lombardie et en Toscane, pour combler la même étendue de terrain; sur les qualités distinctives et les propriétés des eaux dont on s'y sert pour améliorer les terres, pour faire mûrir les moissons ou les rendre plus abondantes; sur les causes d'on dérive cette diversite de qualités, et sur les signes auxquels on la reconnaît. Il serait facile alors, en comparant nos fleuves, les montagnes d'où ils proviennent, et le sol qu'ils parcourent avec les fleuves, les montagnes et le sol des parties de l'Italie où les eaux rendent de si grands services, de calculer, en observant aussi les rapports des climats, le degré d'amélioration, dont les eaux rendent susceptibles nos terres marécageuses, et celles qui, à portée de l'eau, ne sont cependant pas arrosées. La diversité des

eaux, relativement à leurs propriétés utiles ou nuisibles aux terres, existe le plus souvent dans le même fleuve, pour peu que son cours ait d'étendue, et nulle part, peut-être, on ne la remarque mieux que le long de l'*Agno*, qui coule à sa source sur les schistes micacés de cette montagne fameuse par ses nombreux ecroulemens, l'objet de l'admiration et de la terreur des habitans de *Moltouro* et de *Recoaro*, et qui, apres avoir parcouru une longue vallée où des schistes semblables, forment en partie son lit et s'y décomposent, reçoit au-dessus et au-dessous de *Tressino* des torrens dont les uns lui apportent des substances calcaires, et les autres des matieres volcaniques.

Les plantations contribuent aussi dans la plaine, comme sur les collines et les montagnes à conserver le sol, et à augmenter considérablement ses produits. Les bornes que je me suis prescrites, ne me permettant pas d'entrer dans les details qu'exigent les plantations et le mélange des cultures — en Italie à cause de leur extrême importance, ils seront l'objet d'une nouvelle lettre. Les recherches ultérieures que je me propose de faire à cet égard, me fourniront d'ailleurs les moyens de vous en parler avec plus de certitude : peut-être même pourrai-je alors

vous offrir le tableau comparatif des pertes causées aux diverses provinces de l'Italie par la dégradation des bois, et la diminution des pâturages, et des profits qu'elles retirent du système de plantations dans les terres cultivées, enquel, pour se dédommager de ces pertes et pourvoir en même-tems à leurs besoins, elles sont contraintes de donner chaque jour plus d'extension. Ce système varie dans les divers districts pour le choix des arbres et la manière de les tenir, pour les distances entre leurs rangées, et leur disposition dans chaque rangée, suivant le climat, la nature du sol, celle des moissons, les besoins du pays et ses intérêts commerciaux.

Quoiqu'il se consomme une quantité prodigieuse de vin en Italie où l'on ne fait point usage d'autre boisson fermentée; quoique l'huile et les fruits forment des articles importans de sa consommation intérieure et de ses exportations, et que le soie ait tellement pris la place des laines en Toscane et dans le nord de l'Italie, qu'elle y est devenue la richesse principale des habitans; quoique dans le Ferrarais, le Pérousin et la plupart des districts où il y a très-peu de prairies, on emploie les feuilles pour engraisser les bestiaux, qu'elles contribuent, dans les autres, à l'amélioration du sol, et que les pro-

gres du luxe et des arts, les nombreux fourneaux qu'exige la preparation de la soie, et la nécessité de sacrifier chaque année les plus beaux arbres des forêts pour les digues, les ouvrages hydrauliques et les édifices de tout genre, aient fait monter le bois à des prix trés-élevés, les plantations ne tiennent que le second rang dans les cultures de la plaine : elles ne couvrent pas tellement les collines et les montagnes où la vigne est d'ailleurs assez souvent soutenue par des pieux, qu'il n'y reste encore une place considérable pour l'herbe et les grains. Le froment et les autres blés, le riz et les légumes, le mais et les grains qui, tels que le panis et le millet le remplacent dans les pays où il ne peut prospérer, le coton dans les provinces méridionales du royaume de Naples, le lin et le chanvre dans la haute Italie, occupent, avec les diverses especes de prairies, avec les feves et les lupins destinés à être enterrés afin de multiplier les engrais, un espace suffisant pour nourrir les habitans des vallées et de la plaine, entretenir les troupeaux, et fournir à une exportation considérable.

Les mûriers ne sont généralement plantés qu'autour des champs. Bannis des rizières, la vigne, et les arbres auxquels on l'attache, ne

sont tolérés dans les prairies ou dans les terres basses et humides, que près des cités ou des bourgs très-peuplés, lorsque la valeur du raisin et du bois surpasse de beaucoup la perte qu'ils occasionnent sur l'herbe. On a exclu la vigne des plaines du Feltrin où les champs sont, en grande partie, ensemencés en maïs qui a besoin du soleil et de la lumière; de celles de la Pouille où tout est sacrifié aux grains et aux troupeaux; et on ne l'admet dans les plaines de Padoue et dans les Polesines où l'on cultive le maïs en grande abondance, qu'avec cette économie et ces précautions que j'ai eu si souvent occasion de remarquer dans les contrées dont le sol est riche et profond.

Les plantations ne forment dans la plaine l'objet capital de l'agriculture que sur les terres maigres et graveleuses, ou d'une si médiocre qualité, que le cultivateur y est réduit à compter bien plus sur l'atmosphère et le climat que sur le sol. Les pluies fréquentes en été dans les vallées, étant plus rares dans la plaine, toutes les fois qu'on ne peut y arroser les mauvais terrains, on y rapproche les arbres, comme dans une portion du Véronais et du Mantouan, et on les tient bas, pour qu'ils leur donnent de l'ombre et de la fraîcheur.

Si jamais les plantations, suivant l'usage de l'Italie et le melange des cultures adoptés depuis long-tems dans quelques-unes de nos provinces, s'étendaient dans las autres, et qu'on crût ajouter à la valeur de nos plaines en y plantant de la vigne et des arbres, lorsqu'elles ne produisent que des grains, ou en appuyant la vigne sur des arbres dans les terres grasses qu'on lui a exclusivement abandonnées, et y ménageant da la place pour le blé; ce serait en Toscane, an Piémont et en Lombardie qu'il faudrait chercher des modéles. Le Piémont et la Lombardie en offriront encore à ceux qui voudront se livrer à la culture du riz, ou étendre et améliorer celle du mais et de la soie; l'état de Gênes et les bords des *Lacs* à ceux qui chercheraient à introduire, dans nos départemens les plus méridionaux, les pépiniéres d'*Agrumi*, et dans las contrées où ces arbres délicats na peuvent rester à découvert durant la saison des frimats, les abris artificiels qui ornent et anrichissent tout-à-la-fois la riviére de *Salo*. Nos cultivateurs des provinces où l'olivier et le châtaignier sont regardés comme una de leurs principales ressources, trouveront aussi à Lucques et dans toute la Toscane, des objets de comparaison qui, pour le châtaignier s'étendent encore au Piémont et à toutes les montagnes des Alpes et de l'Apennin.

J'ai fait des recherches sur les causes qui ont rendu si générale et si productive dans la haute Italie, la culture du maïs qui, repoussé d'abord par le préjugé, ne s'y est introduit qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté, mais qui enfin y est devenu, comme dans plusieurs de nos départemens, la base de la nourriture du peuple. J'en ai fait aussi sur la culture du riz qui prend tous les jours un plus grand accroissement dans les pays où il peut prospérer, sur les avantages et les dangers de cette culture, sur les abris et le climat nécessaires pour que le riz parvienne à parfaite maturité. J'ai recueilli divers réglemens pour les forêts et les bois, qui, à Naples, à Venise, en Piémont, appartiennent à l'État; parce que ces forêts et ces bois ont été généralement aménagés et entretenus avec beaucoup de soin, ainsi que ceux qui, en Toscane, sont possédés par les corporations ecclésiastiques. Dans les provinces que j'ai parcourues, je n'ai rien négligé de ce qui peut conduire à la connaissance de leur climat et au développement du système sur lequel est fondée leur agriculture, système qui, en Italie, repose principalement sur les avantages que lui procurent l'eau, l'atmosphère et les abris.

Je voulais vous exposer le résultat de ces

observations et de ces recherches, vous parler des lois qui ont retardé ou accéléré les progrès de l'agriculture dans les divers états de l'Italie ; des cadastres, des archives publiques des notaires, et des réunions de communes ou de particuliers pour la construction ou l'entretien, soit des digues le long des fleuves, soit des canaux d'écoulement ; du prix des denrées, de l'intérêt de l'argent, et des taxes dont l'influence sur l'agriculture n'est pas moins marquée que celle qu'ils ont sur l'industrie et le commerce ; des académies et des jardins d'agriculture ; des chemins qui facilitent les communications dans chaque province ; des travaux projetés, entrepris ou déjà avancés pour donner plus d'étendue à la navigation, au comblement, au dessèchement ou à l'arrosage des terres ; des défrichemens dans les montagnes et sur les bords de la Mer, et des effets qui en sont résultés pour le sol et pour le climat, des bruyères du Piémont et du Milanais ; des communes, du droit de parcours, et de celui qui est connu, dans les provinces ex-vénitiennes, sous le nom de *Pensionatico*.

Je voulais vous entretenir de l'attention que donnent communément en Italie les propriétaires à tout ce qui peut faciliter au fermier ou au colon les moyens de tirer le parti

le plus avantageux de leurs champs ; des amendemens et des améliorations diverses qu'on y pratique ; des préparations du sol par les labours ; des engrais, particulièrement de ceux que fournissent les végétaux ; de l'usage de la chaux et du gypse sur les terres et sur les prairies ; des instrumens aratoires et de transport ; du cours des moissons, de celles à qui on donne l'eau ou dont on l'éloigne, et des procédés usités pour chaque espèce de culture ; de la répartition du sol entre les propriétaires, de la distribution des fermes et de leur grandeur ; des édifices ruraux et de ceux qu'on a construits dans plusieurs provinces pour conserver le maïs sans l'égrener, si ce n'est à mesure qu'on veut le livrer au commerce, et dans plusieurs autres pour nourrir les vers à soie loin des habitations ; des époques des divers travaux de la campagne et sur-tout de celles des semailles et des récoltes ; des produits des terres, de leur rente et de leur prix ; des bestiaux, de leur éducation, des services ou des profits qu'on en retire, des espèces de nourriture avec lesquelles on les engraisse, et de tout ce qui se rapporte à l'économie des ressources qu'offrent les campagnes.

Je voulais vous parler aussi des différentes manières de faire valoir les terres et des

conditions auxquelles on les afferme ; du salaire des ouvriers, de leur rareté dans un grand nombre de districts, et de ces émigrations temporaires usitées dans les montagnes de l'Italie, comme dans les nôtres, afin d'y économiser les moyens de nourriture difficiles à s'y procurer, lorsque la population y est trop nombreuse en hiver, de vendre au-dehors les produits d'une industrie souvent tres-ingenieuse, ou de suppleer au manque d'ouvriers dans la plaine. Je voulais surtout indiquer les rapports qui existent entre les habitans de la plaine et ceux des vallees et de la montagne, pour l'echange réciproque de leurs denrées, et vous donner une idée de l'importance du commerce interieur de l'Italie et de l'activité de ses marchés, principalement au pied des montagnes, à l'entrée des *Lacs*, et pour les contrées ou le peuple se nourrit de mais, dans celles où il croît en plus grande abondance.

Mais il est tems de terminer une réponse deja trop longue. Je réserverai même pour un autre moment l'exposé des faits historiques qui nous font connaître l'etat ancien de l'agriculture de l'Italie et nous découvrent les causes qui l'ont rendue tellement flotissante, qu'aujourd'hui elle suffit, avec les sels, les marbres, les fers et quelques productions des

beaux arts et de ses fabriques que l'Italie vend aux nations étrangeres, pour fournir surabondamment aux besoins de ses nombreux habitans, et les dédommager de la perte qu'ils ont faite de leurs manufactures les plus recherchées, du commerce le plus considerable et de la privation de toute espèce de colonies.

Les détails dans lesquels je suis entré, et ceux dont je ne vous ai présenté que l'aperçu vous convaincront facilement de l'importance et de l'étendue des recherches qui m'occupent. Les rassembler, les mettre en ordre et les présenter de manière qu'elles soient utiles, est une tâche longue encore et difficile, et je ne saurais assigner l'époque où j'aurai acheve de la remplir.

Les principes de l'agriculture sont connus: la botanique, la chimie, la mécanique, toutes les sciences physiques l'ont enrichie des plus précieuses découvertes; et convaincus que les exemples font une toute autre impression que les raisonnemens sur le commun des hommes qui, soit instinct, soit logique naturelle, ne veulent, lorsqu'il s'agit d'intérêt, d'autre guide que l'expérience, les meilleurs écrivains agronomes ont invoqué les faits à l'appui des principes. Il en est même qui ont formé des recueils de leurs propres expériences ou de celles dont ils

avaient été informés ; mais ce ne sont-là que des expériences partielles qui generalement inspirent peu de confiance, parce que leur authenticité n'est pas bien reconnue, ou parce quelles ont souvent trompé les espérances de ceux qui les ont répétées sur de grandes étendues de terrain ou l'on ne peut prendre autant de précautions que dans un champ limité.

Il ne saurait en être de même des expériences les plus certaines et le plus en grand que puisse exiger le cultivateur en garde dans tous les pays contre les innovations qu'on lui propose ; des branches d'industrie rurale universellement établies chez les nations qui jouissent d'une juste célébrité pour leurs connaissances et leurs succès en agriculture. Dans ce que je viens de dire de celle de l'Italie, je n'ai au reste envisagé que son système général, sans avoir égard aux méprises et aux perfectionnemens particuliers qui peuvent exister dans quelques provinces ou dans quelques-uns de leurs districts. Ces sortes d'exceptions appartiennent à l'exposé des détails, et je n'avais, pour cet instant, ni l'intention, ni les moyens de m'en occuper.

A MILAN, de l'Imprimerie et Fonderie de J.-J. Destefanis, à S. Zeno, N.° 543.

An xii. 1803.

39 91 2860

Digitized by Google